

De *Visages d'hommes* au *Sang des collines*, Poèmes de Babacar SALL, Paris, L'Harmattan, 1998.

Nous l'avions remarqué dès le premier recueil: *Visages d'hommes* paru en 1994. Son style ramassé, ses vers brefs, ses courtes strophes égrenées sans titre au long des pages... et aussi de très beaux dessins les ponctuant.

Poésie d'intellectuel certes, assez abstraite, mais qui sait que la poésie est image-symbole et se défend de toute terminologie philosophique ou politique.

Et cependant c'était bien un discours de philosophe qu'il émettait dans ces textes harmonieux à la fois clairs et obscurs – méditations sur la mémoire et la mort, sur l'amour et la souffrance, sur l'homme et le destin, sur le mal et sur Dieu:

Je me cherche toujours
En mon Dieu multiple et unique
Que je retrouve partout
Comme un Tout
Et ma voix dans le ciel diaphane
Éclate comme un poème astral.

Une certaine obsession aussi de la vieillesse et de la déchéance, du temps inéluctable qui annihile l'être de chair:

N'oublie jamais que tu chemines seul
Sur ce faisceau lumineux des ténèbres
Que la lumière qui jaillit de ton front
N'est pas de toi mais de ton ombre
Et que tu faneras le temps d'un hivernage
Comme la chute d'un éclair.

Ainsi d'entrée de jeu, s'élevait d'une voix juste, un chant maîtrisé sur un ton grave. Un petit frère sénégalais dans le registre du congolais Tati-Loutard. Des confidences sans anecdotes, sur l'essentiel: la vie, l'air, le cosmos, autrui, le cœur.

Des poèmes énoncés comme des mythes et qui demandent qu'on les

déchiffre avec patience, comme des questions, comme des énigmes.

En ce masque de terre cuite
que porte de façon inquiétante
ce visage dur et meurtri
se profile l'œil blafard d'un démon
qui pleure comme un nouveau-né.

Très marqué cependant par ce qu'on peut toujours appeler "l'angoisse existentielle" et un certain narcissisme, ce premier recueil fut suivi de deux autres: *Le poème blessé* et *Le lit de sable* en 96 et en 97; fruits qui tinrent la promesse des fleurs, tout en restant dans la même trajectoire.

Et puis soudain voici *Le sang des collines* où le projet se modifie, radicalement, sous l'impact d'un événement extérieur, d'un drame collectif: la tragédie du Rwanda, le chaos congolais.

Pour le coup le poète Babacar Sall revient sur terre, et brutalement arraché à sa contemplation intérieure, le voilà confronté à la guerre, la violence, la cruauté, à la souffrance d'autrui:

Du haut des Grands Lacs
Un enfant-soldat m'a écrit
enfant errant
entre ciel et terre
assis sur un crâne défoncé
son seul siège terrestre...

Non loin une fourmilière humaine
s'ondule en boa majeur des bois
et la foule marche marche
toujours le dos lourd de sang...

Peuple de baluchons
que les francs-tireurs crèvent
en amas de cadavres
au bord des chemins perdus.

Ainsi cent strophes épellent les blessures, le sang, les machettes, les

grenades, les fosses communes, sinistre chapelet d'un calvaire; et on peut les intervertir si l'on veut, cela ne change rien à leur sens, et elles aboutissent au même hoquet du poète, traduisant sa révolte et son impuissance.

Car devant "l'inflation du réel indicible" (comme dirait Boris Diop) le poème n'est plus qu'*un tombeau de mots, les mots n'ont pas de sang et restent lettres mortes* (23). Ces massacres l'annulent. C'est que le Poète aussi, plus qu'un autre, est lucide et conscient:

Parce qu'il faut neuf mois
de charge douloureuse
et vingt ans de lourde saison
pour faire un fœtus
un homme debout
et quelques secondes
pour le réduire en cendres.

Plus qu'un autre il assume et ressent:

Tu as dû mourir des millions de fois
ici chaque mort est tienne.

Avec *Le sang des collines* Babacar Sall a écrit le livre de la compassion, du souffrir-avec; sans pose et sans grandiloquence cependant; le poète garde son style mesuré, retient son émotion, même si son souffle se fait parfois plus haletant et qu'il se prend à chercher des mots "aussi précis qu'une arme blanche" pour cautériser cette entaille terrifiante dans la chair d'un peuple.

Les derniers poèmes se veulent certes plus optimistes, et parlent d'avenir et de renaissance. Est-ce par devoir d'intellectuel responsable ou par sursaut instinctif de l'homme devant le désastre?

Trop de questions qu'il pose ne sont hélas! pas résolues:

Le sang peut-il réparer le sang
Le chemin rouge de l'exode
Où chaque pas est explosif

RESEÑAS

Telle une mine antipersonnelle?

Lilyan KESTELOOT
IFAN. Dakar